Judi 7 mars 2019

Philippe Walter : Le nain tricoteur et fouettard du *Chevalier au Lion* (Chrétien de Troyes)

« L'étymologie conduit à la mythologie » : tel pourrait être le fil conducteur de cette belle et riche conférence sur un passage du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes – scène d'ailleurs omise par certains manuscrits – qui voit un nain (en compagnie d'un géant) occupé à fouetter quatre jeunes gens après avoir tressé les queues des chevaux les unes dans les autres :

« Un nain traître comme un crapaud bouffi avait noué les chevaux queue à queue et suivait de près les quatre jeunes gens. Il ne cessait de les flageller avec un fouet à six nœuds... » (*Yvain*, v. 4103-4107).

Un complexe mythique eurasiatique constitue le fondement de cette scène insolite.

Dans un premier temps, l'analyse porte sur le couple antinomique mais pareillement menaçant du géant et du nain. Elle donne lieu à une exploration des figures de croquemitaines et quelques leçons onomastiques. Des figures toujours vivantes comme le Père Fouettard, Hans Trapp ou encore le Zwarte Piet sont convoquées, ainsi que Pantagruel dont les vents donnent naissance à des nains (*Pantagruel*, chap. XXVII) et qui peut renvoyer aux intestins collés de l'ours (cf. plus bas, la « plique ») lorsqu'il sort de son hibernation et qu'il doit se purger : les nains, à l'instar des crapauds, sont des êtres venteux, des fous, des follets, il suffit de penser aux vessies de Carnaval ou encore au motif de la pesée des âmes et crapauds (Cathédrale d'Autun ou Notre-Dame de Paris).

L'analyse s'attache ensuite aux deux verbes centraux dans l'affaire, *tricoter* et *fouetter*, qui constituent les résidus de véritables rites et dont l'association n'a rien de fortuit. Les actes relevant du nœud, du tressage, du tricot etc. renvoient au folklore du chanvre (Cf. George Sand, *François le Champi* ou *La Mare au diable*) ; le folklore connaît ces follets, *filous* et autres *sotrés* qui s'amuse à attacher les bêtes les unes aux autres ou encore à nouer les lacets des souliers, attachant donc ici une intention malveillante au filage (cf. Charles Joisten). Or, ces pratiques sont attestées dès le Moyen Âge (cf. C. Lecouteux) : l'épisode de Chrétien de Troyes n'a donc rien de fortuit. Quant aux fouets, on en trouve depuis l'Antiquité (cf. rituel spartiate devant le temple d'Artémis) jusqu'aux pratiques carnavalesques encore en cours jusqu'à nos jours.

Les deux motifs – tricoter et fouetter – enfin se rejoignent via des leçons étymologiques, *corgie* par exemple, du latin classique *corrigia*, « lacet de soulier » puis « courroie, lacet, fouet » et qui remonte à un terme celtique : en vieil irlandais *conriug* signifie « j'attache ensemble ». Autre exemple, la « plique » qui renvoie (peut-être) à une maladie : les cheveux sont tellement enchevêtrés et collés ensemble qu'ils forment comme un tissu feutré. Or, l'investigation étymologique confirme ici qu'à l'origine ces deux actes – tresser (ou tricoter) et fouetter – pourraient renvoyer aux deux facettes d'un seul et même geste. Les deux significations du *plecto* latin le démontrent :

- *plectō* 1 (-is, *plexi*, *plexum*, *plectere*) : « tresser, enlacer, entrelacer » (cf. complexe, perplexe, plexus, implication, implicite/explicite, plier, ployer, etc.) ;
- *plectō* 2 : « frapper, punir » (lituanien : *plekiu*, *plekti*, « battre » ; plectre : « petite baguette de bois servant à frapper, gratter, pincer les cordes d'une lyre, d'une cithare »).

La question finale est donc de savoir si ces réminiscences relèvent de la « grande » ou de la « petite » mythologie, que l'on peut formuler aussi de la manière suivante : quel pourrait être le nom du nain ? Il faut aller voir du côté des divinités et démons lieurs, aussi bien sur les façades de nos Cathédrales que nos contrées champêtres (cf. *mazzeri* corses), du celtique Ogmios à l'indien Varuna : tous, ils disent la coïncidence – l'enchevêtrement – de ces signes devenus très difficiles à déchiffrer aujourd'hui comme hier, mais dont un poète comme Chrétien de Troyes avait eu connaissance et senti le potentiel mythique.

Cet exposé montre ainsi que dans nos anciens textes affleurent des réminiscences d'anciennes cohérences mythiques, brouillant résolument la distinction entre Grande et Petite Mythologie, et qui permettent d'éclairer des passages qui résistent à notre intelligence sans pour autant en épuiser le mystère. Sans forcément infléchir la marche de l'œuvre dans un sens décisif, elles contribuent à lui donner son scintillement poétique voire sa part d'éternité.

(résumé K. Ueltschi)